douleur et son angoisse se traduisait dans ce cri de détresse :

—Vous le voulez donc !

—Que signifie cet effroi, mon enfant ? répliqua Mme de Tourgeville. Pourriez-vous à briser l'existence d'un honnête homme qui croit en vous ?

Cécile répondit rien et laissa achever la phrase, très modeste, qu'elle n'était pas digne.

Une demi-heure plus tard, elle quittait, accompagnée de M. Detertre et du docteur, un grand salon, la mairie, où Maxime, son témoin et le maire-adjoint, second témoin de la jeune femme, se trouvaient déjà.

Par égard pour la situation particulière de Mme de la Gérandaye, on avait, il était l'avenue, en vue de l'importance que cela lui donnerait dans la ville, le maire avait consenti à se transporter au château.

La cérémonie civile terminée, on se rendit, en faisant un grand détour dans le parc, à l'église de Sanbourg, dont le desservant, averti et muni d'une autorisation spéciale de l'évêque du diocèse, attendait les mariés.

Le secret avait été si bien gardé, les dispositions si bien prises, que Cécile, devenue Mme Detertre, était de retour au château avant qu'aucune de ces nouvelles fût ébruitée.

Après un déjeuner un peu prolongé par l'éloquence verbeuse du maire et du sous-préfet, Maxime, en termes des plus élégiques, des plus gracieux, prit congé de son hôte.

Il partait pour l'Italie avec sa femme et le petit Félix. Catherine Martin, seule suivait sa maîtresse.

La berline qui devait conduire les voyageurs à la gare était sur le point de franchir les limites de la grille, toute grande ouverte, lorsque Maxime se souvint d'une recommandation essentielle à faire au principal fermier, logé dans les communs du château. Il fit arrêter la voiture et descendit.

Appuyée sur la portière, Cécile répondait à Fadios dans, aux bénédictions du vieux Gilles Martin.

Tout à coup, une main se crispe sur la sienne, un regard enflammé cherche son regard : c'est Palmyre Fortin, tremblante de rage, les joues livides, les lèvres blanches, était devant elle.

La jeune femme essaya vainement de se dégager. Les ongles de Palmyre pénétraient dans sa chair, pendant que des bouffées concubines sortaient des lèvres de la vieille fille, haletante d'une course furibonde.

Cécile jeta un appel désespéré au vieux Gilles, stupéfait. A ce moment même, Maxime revenait. Il s'élança, puis, comme foudroyé, il recula devant l'expression des regards de Palmyre.

Anxiété, néanmoins, il reprit possession de lui-même. Hautement de ce mouvement de faiblesse, il détache les doigts de femme, rejeta violemment la vieille fille sur le bord de la route, monta dans la voiture et cria au cocher de fouetter les chevaux.

Cela fut fait, pas assez vite, cependant, pour que Cécile n'entendît point ces mots hachés par Palmyre furieuse, désespérée :

—Prenez garde ! prenez garde ! Je me vengerai ! je me vengerai !

TROISIÈME PARTIE.

La Revanche de Palmyre.

I

APRÈS UNE ANNÉE.

Longtemps, Cécile entendit résonner à ses oreilles et dans son cœur les paroles haineuses de Palmyre.

Longtemps, le terrible adieu troubla sa vie, que Maxime faisait bien douce, cependant.

Car rien ne contrait un jeune homme pour habituer Cécile à sa présence. Il semblait deviner ses moindres désirs et ne l'importunait jamais par ses empressements.

Une ombre voilait-elle son front ? paraissait-elle rechercher la solitude ? toujours Maxime avait trouvé une excuse pour disparaître pendant quelques heures. Jamais ses attentions n'étaient fatigantes, et son affection vigilante se faisait discrète.

Avec une constance extraordinaire, il évitait de dire quelle ardeur passionnée il ressentait, ne parlait que d'amitié, d'une inflexion de voix plus tendre révélaient, seule, comme une lueur fugitive s'échappe d'un brasier soigneusement recouvert, la véhémence de sa passion.

Mais, ce qu'il ne disait pas à la jeune femme, il ne se lassait pas de l'apprendre à l'enfant. C'était par la bouche aimée de son fils que Cécile entendait murmurer à ses oreilles les plus douces paroles.

En moi, comme en tout le reste, Maxime prouvait en parfaite connaissance du cœur humain.

Il sentait la main de la jeune femme frémir au contact de la sienne ; mais il savait que cette main ne tendait amicale, empressée. Lorsque, par un mouvement plein de reconnaissance, il y plaçait celle du petit Félix.

Il avait que les yeux de Cécile se fermaient souvent, comme pour essayer de revoir une image chérie ; mais il n'ignorait pas que ces larmes ne coulaient que lorsque Félix dormait d'un sommeil paisible.

Jamais il n'adressait un reproche à Cécile, jamais il ne lui demandait compte de ses heures de tristesse, il ne paraissait pas s'apercevoir de ses yeux rougis.

Il semblait qu'un abîme se fût creusé entre le passé et le présent, et que Cécile, morte à tout ce qui l'avait aimée, ne vécût que pour son fils et pour Maxime.

Ainsi, peu à peu, la pensée de Maxime, sans nuire au souvenir passionné gardé pour le cher disparu, grandissait et s'imposait, forte et grave à la fois.

Cette affection nouvelle n'était et ne pouvait être de la même nature que la première : on n'aime pas deux fois comme Cécile avait aimé Armand ; mais, vers la fin de la première année, elle en arrive à parler avec plaisir à Maxime, à ne plus craindre de l'évoquer, presque comme un crime ou un démérite à lui.

L'amour maternel avait fait éclore ces sentiments nouveaux. Félix retrouvant un père attentif, dévoué, tendre, ce père s'imposant de lui-même et aussi à son image, on pensait, sans doute, détruire désormais l'affectueux accord.

Une année entière se passa dans la solitude d'une ville cachée au milieu d'un petit bois d'orangers, sur les bords occidentaux de la Méditerranée, près de Roquebrune. A même quelques excursions à Menton et à Nice remplissaient elles cette réclusion volontaire. La promenade dans le grand jardin de la ville ou la contemplation de la mer, du haut du cap Saint-Martin, enflammait à Cécile.

Vers la fin de France, Maxime parla de retourner à [illegible]. La jeune femme rejeta bien loin cette idée. Quelle nécessité y retrait-il ? disait-elle.

Il semblait possible de quitter ce beau [illegible] qui toujours sécurisé, cette [illegible] si calme, pour se retrouver au [illegible] tempête, de jalousies, de coteries d'une foule de médisantes [illegible]

Oh ! vous avez raison, répondait-il [illegible] ici. Je voudrais qu'il me fût [illegible] de vivre toujours comme nous [illegible] écu [illegible] ne on ; mais un obstacle [illegible] n'y opposerait ?

[illegible] obstacle ! Lequel ?

[illegible] manque de fortune.

N'ai-je pas riche, moi ? Et mon [illegible] ne dois-il pas jouir librement de [illegible] tune ?

Il prit la main de la jeune femme et la porta à ses lèvres.

—Chère, chère Cécile, dit-il d'une voix [illegible] merci ! Vous laissez parler votre [illegible] mais, si différente que soit [illegible] honneur m'oblige à fermer cette [illegible] sion.

Je dois prouver que je mérite mon bonheur. Je ne puis rester, pauvre insulte, condamné à [illegible] dévouement que nous n'avait n'a pas compris.

—Alors, vous donnez l'exemple ?

—Je n'ai point d'orgueil ; je veux seulement garder un propre estime, la vôtre. Déjà, en donnant une année entière à l'amour, j'ai peut-être [illegible] présence, j'ai négligé [illegible] devoir ; mais j'avais été si malheureux ! Pouvais-tant craint de ne jamais pouvoir vous dévoiler mon cœur ! Ah ! Cécile, vous ne vous pas combien [illegible] effort coûté que vous avez gardé [illegible] douleur.

—Je le sais, puisque vous me le dites et que je vous crois. Cependant.....

—Pardonnez-moi d'insister une question pénible. Vous m'avez [illegible] chère Cécile, mais, [illegible] jour hâté, je m'étais promis, s'il arrivait, de faire glorieux, pour vous, le nom que vous donneriez. Je veux, certes, [illegible] ce nom [illegible] votre Félix, en faisant [illegible] vous [illegible] mot dire votre Félix ! pense, à l'âge où il prendra sa place dans le monde, deux heureux de son [illegible] maternelle. Je veux, dès [illegible] lui donner un nom [illegible] mot le droit de se faire, et pouvoir le pouvez que je n'ai pas abusé à dédire [illegible] dépense au-dessus [illegible]

—Félix est si jeune ! Attendons encore quelque [illegible]

—Cela ne se peut. Croyez-vous qu'il ne me faille pas tout mon courage pour dire adieu à ce paradis, pour ne plus uniquement m'occuper que de vous ? Cécile, que nous ne nous voyons pas ou nous [illegible] nous [illegible] plus pénibles, en vous montrant si vaillante [illegible] ! Repousse, pleiné, un peu de votre [illegible] amitié..... Non ! que je sois..... Cette [illegible] me tuerait, maintenant que [illegible] votre [illegible] ne m'étonnerait plus [illegible] votre [illegible] Maintenant que ton [illegible] je le dévoilerai plus [illegible]

tenant que ton cœur repose, aimant et confiant, sur mon cœur !.....

Maxime s'était peu à peu rapproché de la jeune femme. Son bras avait entouré, et, dans une discrète retenue, l'avait appuyée sur sa poitrine, pendant que son regard plongeait au plus profond de son âme.....

Palpitante, tremblante, Cécile n'opposait aucune résistance. Son âme se donnait ; elle reconnaissait vraiment Maxime pour celui qui qui disposait son bonheur.....

Tout contribuait à augmenter son trouble.

La beauté de la soirée ; les teintes brillantes que le crépuscule jetait à flots sur le paysage entrevu par la fenêtre ouverte du petit salon d'été, où se passait l'entretien ; l'air imprégné des senteurs enivrantes d'une soirée de mai.

Et cet instant, les dernières hésitations de Cécile disparurent. Plus librement qu'un pied de Pastel, elle jura d'aimer celui dont la voix se faisait si douce pour lui demander et lui promettre le bonheur.....

Maxime avait conquis son empire. Il était, désormais, le maître véritable de cette douce créature. Elle n'aurait plus avoir d'autre volonté que la sienne, elle ne serait plus que le reflet de lui-même.

Il partit un regard confiant vers l'avenir. Ses grandes facultés, sa vaste intelligence pourraient se déployer sans entraves.

Quels obstacles fermeraient-on route ? Quel but devenait trop difficile à atteindre ?

II

LE RETOUR.

Au grand canal de Catherine Martin, qui ne comprenait pas que l'on pût quitter Roquebrune, les préparatifs du départ commençaient le lendemain. Trois jours plus tard, la villa était déserte.

Le retour eut lieu à petites journées. On visita Marseille, Avignon, Lyon, Paris.

Quand, sous le soir du dernier jour du voyage, Cécile vit, embrumée d'une vapeur légère, les paysages familiers de la campagne de ***, elle se rejeta vers son mari, avec un mouvement d'enfant joyeux. Maxime sourit. Il semblait qu'un air de fête se jouait sur son visage.

—Je suis là ! murmura-t-il d'une voix pénétrante ; que pouvez-vous craindre ?

Oh ! certes, elle ne craignait plus rien. Ce geste involontaire était le dernier tressaillement des soupirs convulsifs au plus profond de son âme.

Gilles Martin, bien caché, bien faible, vint, cependant, lui-même ouvrir la grille. Il tenait beaucoup à être le premier à saluer Cécile à son retour.

C'était grand temps à venu d'arriver, madame ! Un petit peu plus, vous n'auriez pas retrouvé votre "vieux Gilles," et ça m'aurait fait de la peine de ne pas vous dire, à vous comme au cher petit monsieur Félix, toutes mes bénédictions et de ne pas embrasser Catharine. Sans oublier mes respects à notre nouveau maître !

Maxime et Cécile serrèrent la main du vieillard, pendant que Félix et Catherine l'embrassaient.

Les ordres envoyés pour l'aménagement du château avaient été fort bien exécutés. L'une des pièces de l'ancien appartement de la jeune femme devenait la chambre de Félix. Celle où était mort M. de la Gérandaye, soigneusement disposée et fermée à clé, attendrait que l'enfant, à sa majorité, pût en prendre possession. Le reste de l'étage, très vaste, on s'en souvient, formerait l'appartement des nouveaux époux.

La grande salle du rez-de-chaussée devait, comme autrefois à Armand, servir de cabinet de travail à Maxime. Une appropriation très simple y avait été faite, que le jeune homme compléterait à son gré.

Il le compléta, en effet, mais dans des limites très modestes. Son plus grand luxe fut une bibliothèque choisie, encore ne l'établit-il que sur les proportions rigoureusement nécessaires.

—Plus tard, disait-il en souriant, je me fais fort de la rendre meilleure.

Bien loin de désirer que la maison fût mise sur le pied d'un luxe permis par la fortune de sa femme, il semblait se donner pour tâche d'employer les revenus à l'amélioration sonnaisante des grandes propriétés foncières qui les fournissaient.

Son activité, son zèle étaient sans bornes. Il étonnait les plus vieux fermiers par ses vues si pratiques. Il étonnait, encore, par son acharnement au travail intellectuel.

Dès son retour, il se fit réinscrire au barreau et parla de se fixer au chef-lieu dans un temps peu éloigné.

Il ne fit, au reste, guère d'avances à la société de la petite ville. Le docteur Dornan, le sous-préfet et sa femme, le maire étaient les seules personnes venant familièrement à la Gérandaye.

La comtesse de Tourgéville eût bien désiré y venir aussi, puisque ce mariage était son œuvre ; mais la vieille dame, après avoir subi une attaque d'apoplexie, en apparence sans gravité, ne pouvait plus quitter sa chambre.

Cécile lui témoignait un affectueux intérêt. Chaque jour elle allait, avec le petit Félix, passer quelques heures en sa compagnie.

Ces visites avaient, naturellement, éloigné de la maison les autres nièces de Mme de Tourgéville. Toutefois, la malade ne paraissait pas souffrir de cette absence. Elle préférait à toute autre la jeune femme, bonne, douce, simple, toujours prête à s'oublier, elle et charmante à la vieille dame s'y aimait, alors, combien ses préventions avaient été injustes, combien l'amour de M. de la Gérandaye avait été clairvoyant.

Vers la fin de la seconde année de son nouveau mariage, Cécile parut reprendre sa tristesse passée. Elle rechercha, comme autrefois, une solitude presque complète. Souvent, elle enlaçait longtemps de ses bras le petit Félix et pleurait en entraînant l'enfant étonné.

Interrogé par Mme de Tourgéville, un jour où elle retournait la voir après une absence d'une journée entière, Cécile éclate en sanglots, avouant qu'elle allait devenir mère !

—Quoi ! s'écria la comtesse, un événement si heureux vous effraie ?

—Félix a été pendant si longtemps ma seule affection que, malgré moi, je pourrai, peut-être, lui témoigner quelque préférence, et sait-on jamais où ces sont conduits ? D'ailleurs, un motif plus grave encore amènera la discorde. Félix est très riche. Mes autres enfants comprendront-ils que je ne pouvais toucher à la fortune de leur frère pour améliorer leur situation ?

—Maxime est capable de leur créer une fortune, vous le savez. Les moyens d'action lui manquent-ils dans la position de maintenant. Je suis assuré qu'un magnifique avenir lui est réservé.

Mais, Cécile, vous ne dites pas tout. Aussi si-je grande envie de vous gronder. Je devine vos pensées : vous les avez repoussées vers un bonheur tristement brisé. Je ne puis blâmer votre fidélité à se souvenir, chez également pour moi. Ce dont je suis fâchée, c'est de vous voir oublier que vous avez agi justement pour le mieux, de l'avoir de l'enfant qui vous restait.

Tranquillisez-vous. Félix tient de son père et de vous un cœur excellent. Vous n'avez rien à craindre de son côté ; quant au petit être que vous attendez, je suis rassurée. Vous trouverez dans votre âme assez de tendresse pour qu'il ne s'aperçoive jamais que sa naissance n'était point désirée.

Cécile se retira un peu consolée. Pourtant une crainte vague lui restait. Elle aurait eu honte de l'exprimer, aucun fait définit ne lui donnant une apparence de raison, mais elle n'en était pas moins inquiète.

Maxime avait accueilli la nouvelle de la naissance attendue avec une tendresse que la jeune femme accueillait tendrement. La vérité, à la vérité, il parut rejeter une préoccupation absorbante, et, nouveau lui-même, il protesta de son bonheur en assurant "sa chère Cécile" que, si cela n'était impossible, il l'aimerait désormais davantage.

Néanmoins, dans la suite, une ombre reparut sur son front ; il redoubla même la cordialité de sa femme et négligea le petit Félix. Pourtant, il tempère tout à coup ses caresses, et sembla [illegible] [illegible] [illegible]